

J'AI VU NAITRE UNE CITÉ ET UNE PAROISSE

SUR l'une des collines qui dominent Dijon, où — il y a seulement quatre ans — la route traversait des prairies désertes, toute une ville a surgi, aussi grande que Sens, Meaux ou Cahors!

Cet exploit est le dernier qu'ait réalisé, à Dijon, le populaire chanoine Kir, député-maire, premier constructeur de France. C'est en octobre 1953 qu'il fit approuver le plan, particulièrement hardi, de cette cité des Grésilles. Il comprenait, entre autres, trois « cités verticales », immenses buildings dressés sur le ciel comme de gigantesques murs percés de larges baies et capables de loger l'un 1 000 personnes, les deux autres 1 400 personnes chacun.

Autour, dispersés dans des espaces verts, on trouve tous les types de construction imaginables, en un véritable échantillonnage. Nous avons reconnu, au passage : des H.L.M. (tous *locatifs*, comme les « cités verticales »), des logements collectifs (en copropriété), des villas individuelles (avec leurs jardinets traditionnels), des logements Baticoop, des maisons préfabriquées, des cités de l'abbé Pierre et toute une rue de « Castors »...

C'est donc bien une ville qui a surgi du sol, avec des maisons pour tous les goûts et tous les budgets. 2 600 logements collectifs, 340 maisons individuelles abriteront, lorsque l'ensemble sera achevé, environ 12 000 habitants. Entre le premier coup de pioche et la pose du dernier carreau, il se sera écoulé cinq ans!

En 1954, on vit pousser — presque au hasard, perdues dans la verdure — quelques petites villas. Mais elles avaient déjà leur place prévue dans le plan d'ensemble. A côté, les écrasant de sa masse, monta graduellement la première « cité verticale », *la cité Billardon*, entièrement occupée dès la fin de 1955. Une seconde,

la cité d'Épirey, est également achevée et habitée (1 400 personnes). La troisième est en voie d'achèvement.

La ville nouvelle se peuple à une cadence incroyable : 1 800 habitants en octobre 1957; plus de 4 000 en février 1958. Aujourd'hui, les 6 000 sont dépassés et 200 personnes emménagent chaque semaine, soit la population d'un village tout entier.

Ici, tout est jeune, tout est neuf. Les 14 étages de la cité Billardon (où on ne circule qu'en ascenseur) n'abritent que des jeunes foyers. Exactement *la moitié* des nouveaux locataires sont des enfants. Depuis un an, pour 100 naissances on n'a enregistré que 2 décès. Ainsi les Grésilles vont-ils encore établir un record : ils seront la « ville » la plus jeune de France.

Une ville, oui. Une vraie ville, avec son bureau de postes, ses groupes scolaires, sa caisse d'épargne, son service social, ses 34 magasins, son cinéma, ses 2 terrains de sports et ses promenades bordées d'arbres. Et aussi son église, bien sûr... Mais ceci est une autre histoire, qui vaut la peine d'être contée.

« Nous allons nous faire une église »

Le 10 janvier 1956, Mgr Sembel, évêque de Dijon, fonda pour les Grésilles une nouvelle paroisse à laquelle il donnait le nom de *Sainte-Bernadette*. Et il chargeait le chanoine Vinceneux, curé de la paroisse la plus voisine (*Sainte-Jeanne-d'Arc*) de lui donner vie.

Il savait à qui il s'adressait. Le chanoine Vinceneux est un bâtisseur-né, et un apôtre. Pour commencer, il s'imposa d'accueillir ses futurs paroissiens. A chaque famille qui emménageait, le chanoine

rendait aussitôt visite. On bavardait. Et bientôt, les doléances se firent pressantes :

« Monsieur le Curé, comment envoyer les enfants au catéchisme? Nous sommes si loin de tout... »

« Monsieur le Curé, notre quartier n'a pas d'âme. On n'y dit même pas la messe... »

« Monsieur le Curé, quand donc aurons-nous notre église? »

Le chanoine Vinceneux réfléchit. Il a, dans sa poche, le plan d'une magnifique église, qui naîtra quelque jour au centre de la nouvelle ville. Plus tard... Mais, en attendant?

Alors, l'équipe est venue. Quelques hommes de Sainte-Bernadette, d'abord. Puis, à leur appel, ceux de Sainte-Jeanne-d'Arc. Et, ensemble, ils ont décidé : « Ça ne peut pas durer comme ça. Nous allons nous faire une église! »

Et ils l'ont faite! Non seulement l'église, solide et trapue, mais les salles du catéchisme, celle du patronage et un dispensaire par-dessus le marché. En une nuit, le chanoine Vinceneux a dessiné les plans. En deux mois et demi, les hommes (aidés seulement de deux maçons professionnels) ont récupéré les charpentes de l'ancienne foire en démolition, rivé, cloué, gâché le mortier, posé le toit, crépi les murs, fixé les portes et décoré l'intérieur.

Tout le monde s'y est mis, vicaire en tête; on vit sans étonnement un adjudant du camp voisin donner des ordres à son capitaine; et les enfants, juchés sur le toit, clouer en chantant des milliers de clous sans même s'écraser un doigt. En même temps, sans bien s'en rendre compte pleinement, ils *faisaient* la communauté paroissiale. Elle n'a fait, depuis deux ans, que se souder plus étroitement encore.

Le 7 octobre 1956, Mgr Sembel bénissait la chapelle provisoire; la vie paroissiale commençait. Le même jour avait lieu le premier baptême. C'était une petite fille. Elle s'appelait, elle aussi, Bernadette...

Depuis, les baptêmes se sont succédés. Plus de 100 l'année dernière! 600 enfants, déjà, fréquentent le catéchisme (90 % du total) et 900 fidèles assistent chaque dimanche à la messe. L'Action catholique s'est installée tout de suite; patronages, louveteaux, jeannettes sont en plein essor. Et, déjà, deux jeunes gens sont entrés au séminaire depuis que la chapelle est née.

Mais aussi, quelle vie paroissiale! Les mamans du quartier, à tour de rôle, font office de sacristines et entretiennent la chapelle. Chaque samedi, les hommes se relaient pour aménager ses abords : massifs, plates-bandes fleurissent alentour. A la messe, tout le monde chante. Devant la porte, le chanoine Vinceneux accueille personnellement les nouveaux venus. Personne, aux Grésilles, ne peut se sentir isolé. Jamais.

Ici, tout chrétien est un militant. Il y a un responsable par immeuble, par étage. Deux par deux, ils s'en vont rendre visite à ceux qui emménagent, les saluent au nom de la communauté paroissiale, s'offrent à les aider de toutes manières. C'est tout simple, n'est-ce pas? Si simple, et si rare...

Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Mais demain?

**Un curé
sur la route**

M. le chanoine Vinceneux (9, boulevard Jeanne-d'Arc, Dijon) ouvre la porte de son bureau. Sur une table, voici la future cité paroissiale en modèle réduit. L'église d'abord, sa crypte, son vicariat; les salles de patronage et de réunion, le dispensaire, l'hospitalité de Lourdes, la salle des fêtes, la maison des religieuses, la bibliothèque...

— Les travaux sont déjà commencés, dit le chanoine. En plein cœur de la cité.

— Et ils coûteront ?

— 150 millions, au bas mot.

Je n'ose pas insister. J'ai appris tout à l'heure combien le chanoine Vinceneux avait déjà réuni : 29 millions exactement. Nous sommes, hélas ! loin de compte.

— Comment voyez-vous la future église ?

— Communautaire, avant tout. Elle devra recevoir 1 500 fidèles, permettre d'amples et belles cérémonies. D'autre part, il me faut une vaste crypte pour que mes neuf cents gosses y soient chez eux et puissent assister à des offices adaptés à leur âge. Et puis, comme nous sommes une paroisse jeune, je prévois un baptistère isolé afin de ne pas gêner les offices. Pas d'allées et venues dans

l'église ! Je ne veux pas qu'on s'y énerve, mais qu'on y prie.

J'en ai assez vu pour comprendre tout le prix que le chanoine Vinceneux attache à ces mots. Oui, il faut que Sainte-Bernadette soit ainsi. Mais 150 millions...

— Depuis deux ans je quête dans tout le diocèse. J'ai commencé ma « Route Sainte-Bernadette », de paroisse en paroisse, pour demander l'aide de ceux qui bénéficient d'une église qu'ils n'ont pas eue, eux, à bâtir. Je fais sept conférences le dimanche, de douze à vingt dans la semaine. C'est dur. Mais j'ai confiance. On ne laissera pas mes 16 000 paroissiens sans église.

Sur le bureau, les enveloppes s'amoncellent. Dons modestes ou gros billets, un mot les accompagne toujours. Nous en lisons ensemble quelques-uns :

Je suis économiquement faible. J'avais besoin de gants, mais je ferai des reprises aux vieux. Personne ne s'en apercevra. (1 000 fr.)

Les 10 francs par jour de chacun des membres d'une famille nombreuse : parents et huit enfants. (3 000 fr.)

Ne me remerciez pas. On ne garde que ce qu'on donne. (10 000 fr.)

M. le curé, j'ai marché pour vous. Mes trolleybus. (2 000 fr.)

Que le Bon Dieu vous donne les forces qu'il m'a ôtées. Un malade. (5 000 fr.)

— Si vous saviez comme il y a de gestes admirables! me dit le « curé des Grésilles ». Ainsi, le même jour, deux mamans sont venues m'apporter l'argent trouvé sur les corps de leurs fils tués l'un sur la route, l'autre en Algérie. Elles se sont croisées devant ma porte... Alors comment pourrions-nous douter que notre église soit bâtie?

Nous sortons. La nuit est claire. Très loin, on aperçoit comme un mur de lumière : toutes les fenêtres de la « Cité verticale » sont illuminées. On croirait un immense paquebot amarré dans la nuit. Dans ce paquebot, la population d'une petite ville.

Sur la colline, aujourd'hui, vivent déjà 6 000 personnes, dont 97 % sont baptisées. Dans deux ans, elles seront 12 000 et bientôt 16 000 avec celles des quartiers proches qui doivent être rattachés à la nouvelle paroisse. Autant d'habitants qu'à Laon, Melun, Abbeville. Davantage qu'à Saint-Dié, Carpentras ou Mont-de-Marsan...

Imagine-t-on une de ces villes sans église? Et pourtant, ceux qui y vivent les ont trouvées toutes bâties. Aux Grésilles, notre siècle a fait des prodiges techniques. Une équipe de prêtres y a fondé une admirable communauté de chrétiens.

Demain, les pierres y chanteront la gloire et la bonté de Dieu!

Maurice COLINON.